

TIMOTHY
TACKETT

ANATOMIE DE LA TERREUR

L'UNIVERS **UH** HISTORIQUE

SEUIL



Anatomie de la Terreur
Le processus révolutionnaire
1787-1793

Du même auteur

Le roi s'enfuit

Varennes et les origines de la Terreur

(préface de Michel Vovelle)

La Découverte, 2004, 2007

Par la volonté du peuple

Comment les députés de 1789 sont devenus révolutionnaires

Albin Michel, 1997

Atlas de la Révolution française

vol. 9: Religion

(dir. avec Claude Langlois et Michel Vovelle)

Éditions de l'EHESS, 1996

La Révolution, l'Église, la France

Le Serment de 1791

(préface de Michel Vovelle)

postface de Claude Langlois)

Cerf, 1986

TIMOTHY TACKETT

Anatomie de la Terreur

Le processus révolutionnaire
1787-1793

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR SERGE CHASSAGNE

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est publié dans la collection
L'UNIVERS HISTORIQUE
fondée par Jacques Julliard et Michel Winock
et dirigée par Patrick Boucheron.

La traduction du poème de William Blake «Le Tigre», cité dans l'exergue, est tirée de *Le Mariage du Ciel et de l'Enfer et autres poèmes*, choix présentation et traduction de Jacques Darras, Paris, Gallimard, «NRF/collection Poésie», 2013, p. 125-126. Reproduit ici avec l'aimable autorisation des éditions Gallimard.

Titre original : *The Coming of the Terror in the French Revolution*

Éditeur original : The Belknap Press of Harvard University Press

ISBN original : 9780674979895

© 2015 by the President and Fellows of Harvard College

Published by arrangement with Harvard University Press

ISBN 978-2-02-132370-2

© Éditions du Seuil, mars 2018, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de propriété intellectuelle.

*What the hammer ? what the chain ?
In what furnace was thy brain ?
What the anvil ? What dread grasp
Dare its deadly terrors clasp*

*When the stars threw down their spears,
And water'd heaven with their tears,
Did He smile His work to see ?
Did He who made the lamb make thee ?*

Quel marteau ? Sous quelle chaîne ?
Sur quelle enclume ton cerveau ?
Quelles tenailles dans quel fourneau
Surent prendre la mort dans leur étau ?

Quand les étoiles à terre lancèrent leurs lances
Qu'elles arrosèrent le Ciel de pleurs :
Voir son œuvre le fit-il sourire ?
Ton créateur fit-il aussi l'Agneau ?

William Blake, «The Tyger» (1794)

It is not power that corrupts but fear.

Ce n'est pas le pouvoir qui corrompt, mais la peur.

Aung San Suu Kyi (1991)

Avant-propos à l'édition française

On me demande parfois comment il se fait qu'un historien, né et ayant reçu sa formation intellectuelle au bord du Pacifique, à 10 000 kilomètres de l'Europe, puisse être si fasciné par une révolution qui s'est déroulée en France à la fin du XVIII^e siècle. Il ne m'est pas très difficile de répondre à une telle question. Tout d'abord, la Révolution française et les idéaux qu'elle représente ont eu un impact mondial. En quelques années, les concepts de liberté, égalité, démocratie, nationalisme, républicanisme, féminisme, laïcité, abolitionnisme se sont tous enrichis d'une façon spectaculaire – et pour certains ont pris le sens qu'ils ont aujourd'hui – pour ensuite exercer une grande influence sur le monde entier. L'étude de cet épisode historique peut en outre nous amener à réfléchir sur des questions fondamentales à propos du phénomène de « révolution » au sens large : Comment les révolutions sont-elles déclenchées ? Pourquoi deviennent-elles de plus en plus radicales ? Et comment et pourquoi se transforment-elles si fréquemment en événements violents ? C'est cette dernière interrogation qui forme l'objet principal de ce livre : l'*origine* d'une culture politique de la violence pendant la Révolution française, surtout chez les élites politiques, et de l'imposition d'une répression d'État intense – au cours de l'épisode qu'on désigne couramment par l'expression « la Terreur¹ ».

Depuis la fin du XVIII^e siècle, les débats ont été innombrables sur ce sujet. Certains historiens ont construit quasiment toute leur carrière en soutenant une interprétation ou une autre de ce phénomène – interprétations souvent défendues avec une vigueur extraordinaire. Si j'ai choisi d'entrer dans cette arène de gladiateurs, ce n'est pas que j'estime que la violence fut l'essentiel de la Révolution – c'est une affirmation que je récusé totalement – mais parce que l'émergence de la violence au cours du processus révolutionnaire est une question fondamentale que

les historiens doivent étudier d'une façon objective, surtout si l'on espère établir des comparaisons avec d'autres grandes révolutions mondiales, dont presque toutes ont traversé des périodes semblables de terreur.

Nous nous devons de faire, dès le début, trois observations sur le contenu de ce livre. D'abord, son but principal n'est pas de raconter le déroulement de la Terreur elle-même – c'est-à-dire de l'an II du calendrier révolutionnaire (1793-1794). Plusieurs études de grande qualité existent déjà sur les événements politiques, militaires et sociaux de cette période. Dans son ensemble, nous nous intéressons plutôt ici à l'évolution de la mentalité, de la psychologie des élites politiques jusqu'à l'automne 1793 – une psychologie qui sous-tend l'approbation de la violence. À mon avis, cette mentalité trouve ses origines non pas dans les mouvements sociaux ou intellectuels de l'Ancien Régime, mais bien dans le processus révolutionnaire lui-même, qui se met en place dans les tout premiers temps de l'après-1789. Toute la première moitié du livre s'applique à explorer les éléments divers de ce processus qui a pu pousser les révolutionnaires à adopter une culture politique de la violence. Je ne veux pas écarter pour autant l'impact des « circonstances » sur l'avènement de la Terreur : la guerre avec les grandes puissances, la guerre civile, les mouvements organisés de la contre-révolution, la trahison de plusieurs personnalités qu'on croyait patriotes et amis de la Révolution – des thèmes examinés surtout dans la seconde moitié du livre. Mais, à mon avis, le problème essentiel est d'essayer de comprendre *pourquoi*, au milieu de ces circonstances plutôt néfastes, une proportion significative des élites a choisi d'agir d'une telle façon et d'embrasser une politique d'État de répression sévère et violente. Y a-t-il quelque chose qui se passe dans l'expérience révolutionnaire même, dans celle de n'importe quelle révolution, qui mène à la violence d'État et à la terreur ?

Deuxièmement, je souhaiterais insister sur le fait qu'il n'a jamais existé ni un « système » ni une « politique » unifiée de la Terreur pendant la Révolution française – comme certains historiens l'ont prétendu. Les diverses institutions de répression qui allaient jouer un si grand rôle pendant l'an II furent déjà improvisées au cours de l'été 1791 et ensuite pendant l'été 1792, avant d'être bricolées encore plus au printemps 1793 et modifiées au fil des semaines et des mois qui suivirent. La phrase, souvent citée par les historiens, « la Terreur est à l'ordre du jour » ne fut jamais déclarée d'une façon officielle, ni par la Convention nationale

ni par le Comité de salut public. D'ailleurs, des recherches récentes ont démontré qu'un pourcentage considérable de « suspects » examinés par les tribunaux révolutionnaires en l'an II ou bien ont bénéficié de non-lieux ou bien ont été disculpés. En fin de compte, on ne peut pas mettre sur le même pied la Terreur de 1793-1794 et le « terrorisme » des ^{xx}e et ^{xxi}e siècles. Il ne faut pas oublier que, le 11 septembre 2001 aux États-Unis, il y eut plus de civils innocents tués en une heure que de personnes exécutées à Paris pendant toute la Révolution française. Cela dit, on ne doit pas non plus sous-estimer l'impact de la menace de la répression intense sur la mentalité de la population française de cette période, aussi bien que sur les perceptions des générations futures. Même si la Terreur ne fut jamais officiellement mise « à l'ordre du jour », la phrase fut bel et bien souvent répétée par des individus au sein même de la Convention, et parmi les représentants en mission et les membres des sections de Paris.

Troisièmement, toute interprétation de la Révolution et de la Terreur doit prendre en compte l'influence des émotions sur la psychologie et le comportement des révolutionnaires. Je n'ai aucune intention de négliger le rôle de la raison sur l'émergence du nouveau régime et sur la rédaction des grandes déclarations fondatrices de 1789. Mais les moments de révolution sont évidemment très particuliers. Les révolutionnaires n'étaient pas des dieux, mais des hommes et des femmes qui se démenaient pour créer un nouveau monde politique et social au milieu d'une série d'événements qu'ils n'ont jamais anticipés et qui étaient souvent très déstabilisants. On ne peut pas comprendre leurs réactions et leur conduite sans explorer le côté affectif de cette expérience, sans examiner les émotions « positives » de la joie, de l'enthousiasme, et de l'amour collectif de la fraternité, aussi bien que les émotions « négatives » de la peur, de la colère, de la haine, et du désir de vengeance. Le rôle des émotions s'avère un problème historique qu'on ne peut écarter si l'on veut arriver à comprendre le phénomène de la violence à l'époque de la Terreur. Les émotions n'expliquent pas tout, mais elles constituent un aspect important à ne pas négliger.

En conclusion, je dois admettre une réticence personnelle à condamner fermement les hommes et les femmes de la Révolution pour leurs actes de violence, même pour ce qu'on pourrait appeler leurs « crimes » évidents, sans essayer de comprendre leurs motivations et de contextualiser leurs actions. Que se passait-il dans leurs esprits ? Comment

des individus bien intentionnés, même parfois d'une grande noblesse d'âme, en sont-ils venus à commettre le mal ? Comment l'agneau et le tigre peuvent-ils cohabiter au sein d'une même personne ? Sans exonérer les révolutionnaires, nous devons nous demander si nous aurions agi différemment à leur place. Ce sont là des questions historiques fondamentales, et ce sont peut-être les questions les plus importantes posées à un peuple lorsqu'il traverse des moments politiques périlleux.

Timothy Tackett
Irvine, Californie,
janvier 2018

Introduction

Le processus révolutionnaire

Pour les hommes et les femmes qui l'ont vécue, la période de 1793-1794 fut un temps de troubles et de peur. Quatre années plus tôt, ils avaient assisté au commencement d'une Révolution extraordinaire qui avait transformé totalement l'État et la relation entre le gouvernement et les citoyens. Une Assemblée nationale, créée au nom de la souveraineté du peuple, avait aboli un « système féodal » qui avait duré en France pendant mille ans. Elle avait aussi proclamé une série de « droits de l'homme » : liberté de parole, liberté de la presse, tolérance religieuse, carrières ouvertes au talent plutôt qu'à la naissance, et égalité devant la loi. Elle avait ensuite procédé à l'élaboration de la première Constitution écrite en Europe. Mus par une conception toujours plus élargie de la liberté et de l'égalité, les révolutionnaires étendraient par la suite les droits individuels pour y inclure le suffrage masculin universel, des droits nouveaux pour les femmes, l'abolition de l'esclavage et des tentatives d'éducation et de protection sociale pour tous. Vers le milieu de l'année 1793, cependant, la Révolution prit un tour plus sombre. Un gouvernement de plus en plus dictatorial promut la délation et la répression, tandis que des comités de surveillance traquèrent partout des suspects accusés de trahison. Des milliers de citoyens furent arrêtés et des centaines d'autres exécutés, après avoir été traduits devant des tribunaux révolutionnaires qui jugeaient sans appel. Le roi lui-même et plusieurs dirigeants politiques de premier plan, que le peuple naguère avait écoutés avec confiance, furent accusés de trahison et envoyés à la guillotine. Certains de ces condamnés étaient des hommes et des femmes qui continuaient pourtant à se présenter comme de fervents partisans de la Révolution. Pas moins de quatre-vingt-six députés de

la Convention – plus de 10 % du total – furent exécutés ou périrent en prison au cours de l'année 1794¹.

Comment cela était-il arrivé ? Comment les idéaux de 1789 s'étaient-ils ainsi transformés en violence et terreur après 1792 ? « Nous étonnerons les siècles, écrivit plus tard le député et ministre Dominique-Joseph Garat, par les horreurs qui se sont commises au milieu de nous ; nous les étonnerons encore par nos vertus. Ce qui sera à jamais incompréhensible, c'est le contraste inouï de nos principes et de nos folies². » Depuis plus de deux cents ans, les historiens cherchent à comprendre cette étrange bipolarité de la Révolution. Comment expliquer ce tournant vers l'intolérance et la répression d'État ? De toutes les questions concernant la période, celle des origines de la Terreur est sans doute la plus difficile, la plus mystérieuse.

Pendant tout le XIX^e siècle, des historiens et des hommes politiques essayèrent de donner un sens au passé violent de la nation. François Guizot, Adolphe Thiers, Alphonse de Lamartine, Alexis de Tocqueville, Victor Hugo, Edgar Quinet, Jean Jaurès, tous écrivirent sur la Révolution. Au XX^e siècle, trois générations d'historiens exceptionnellement talentueux – d'Alphonse Aulard, Albert Mathiez, Georges Lefebvre à Albert Soboul et jusqu'à Michel Vovelle – expliquèrent la Terreur par les contingences puissantes de l'invasion étrangère et de la contre-révolution intérieure que les révolutionnaires avaient dû affronter. Leur hypothèse était que la Terreur avait été une option rationnelle, toujours conçue comme provisoire, que les conquêtes libérales des débuts de la Révolution avaient été volontairement mises de côté mais pour une courte durée – jusqu'à ce que les menaces pour la survie du nouveau régime fussent écartées et vaincues. Mais un autre groupe d'historiens – d'Hippolyte Taine et Augustin Cochin à François Furet –, d'orientation plus conservatrice, analysait la violence révolutionnaire et la Terreur en termes de luttes politiques internes et par-dessus tout d'idéologie. Profondément imprégnés de la philosophie des Lumières, les patriotes de 1789 adoptèrent, selon eux, un projet utopique visant à remodeler la société de fond en comble sur la base de la raison. Privés de toute expérience directe de l'exercice du pouvoir, ils ne pouvaient s'appuyer « sur rien d'autre que sur leurs principes », et surtout sur les théories politiques de Jean-Jacques Rousseau³. Particulièrement influente était la théorie rousseauiste de la « volonté générale », selon laquelle toute variation, toute opposition politique à cette « volonté », tout concept de pluralisme politique étaient considérés comme intrinsèquement

pernicieux et contre-révolutionnaires. En ce sens, la violence de 1793 était déjà inhérente à l'idéologie de 1789. L'Assemblée nationale des débuts de la Révolution, selon le mot de Norman Hampson, n'était alors que « le prélude à la Terreur »⁴.

Au début du XXI^e siècle, quelques historiens cherchèrent à échapper à l'inflexible dichotomie entre les « circonstances » et « l'idéologie ». Arno Mayer, Jean-Pierre Gross, David Andress, Jean-Clément Martin, Donald Sutherland, Dan Edelstein, Marisa Linton et Michel Biard, parmi d'autres, ont écrit des analyses fouillées et complexes de la Terreur et des événements qui y ont conduit⁵. Influencé par le travail de ces collègues et prenant en compte l'apport considérable d'une nouvelle documentation, le présent ouvrage cherche à réexaminer la question. Quoique le terme « Terreur » puisse être défini de maintes façons, ici il se réfère surtout à la politique d'État menée pendant les années 1793-1794 qui institutionnalisa la violence et la menace de la violence – par le biais principalement des exécutions – à la fois pour punir et pour intimider les ennemis supposés de la nation⁶. Si ce livre est conçu comme une interprétation générale des événements qui se déroulèrent en France de 1789 aux débuts de la Terreur, il analyse surtout le développement d'une culture politique de la violence parmi les élites, sur l'état d'esprit ou la « mentalité », qui précéda la Terreur et rendit l'option « d'une violence d'État sur une échelle inconnue⁷ » presque inévitable et nécessaire. D'une certaine façon, on peut voir ce livre comme une suite de réflexions générales sur le cours de la Révolution. Un livre précédent avait examiné comment les Français étaient devenus révolutionnaires⁸, celui-ci veut comprendre comment ils sont devenus terroristes.

Nous nous devons d'expliquer dès le début trois aspects de l'approche du sujet. D'abord, dans l'exploration des origines d'une culture politique de la violence, l'accent est mis sur le « processus révolutionnaire ». Une partie de la difficulté à comprendre les révolutionnaires vient du fait qu'ils étaient confrontés à une réalité mouvante dans laquelle les valeurs, les perceptions et les idéologies se transformaient et se redéfinissaient sans cesse, souvent d'une manière imprévisible. La Révolution fut une période extraordinairement innovante et protéiforme au cours de laquelle rien n'était écrit à l'avance. De nouvelles manières de voir, de comprendre le monde virent le jour, parfois nourries de tout un répertoire d'idées du passé, parfois tout à fait inédites. La langue elle-même était flottante, comme la relation entre les mots et les choses évoluait. Un grand nombre de leaders étaient eux-mêmes extraordinairement

versatiles : leurs positions pouvaient varier d'une semaine à l'autre, d'un mois à l'autre. Même les identités sociales et les valeurs sur lesquelles celles-ci se fondaient étaient fréquemment remises en cause et quelquefois réformées. On ne peut utiliser un cadre explicatif unique pour rendre compte de la dynamique révolutionnaire. La Révolution évoluait plutôt d'une façon irrégulière par une série de « changements de phase », pour employer le langage de la physique, chacun initié par des crises ou des événements imprévisibles, chacun amenant une configuration différente de causes et de conséquences.

Beaucoup d'historiens et de spécialistes des sciences sociales pendant des années se sont fourvoyés en passant directement du début de la Révolution à la Terreur, avec l'hypothèse implicite que l'une menait à l'autre, et en accordant peu d'importance au contexte et à l'enchaînement des faits. Entre les interprétations fondées sur la « longue durée » de l'idéologie ou de la lutte des classes, et sur le court terme des « circonstances » immédiates et impérieuses, il est essentiel d'explorer le « moyen terme » et de voir dans quelle mesure l'état d'esprit qui a pu nourrir la Terreur était issu de la Révolution elle-même. L'officier du Génie Lazare Carnot, député à la Convention et membre du Comité de salut public, le dit succinctement : « On n'est pas révolutionnaire, on le devient⁹. »

En deuxième lieu, même si la présente étude prend en compte l'ensemble de la société française des villes et des campagnes, elle s'intéresse particulièrement aux élites politiques. Notre définition de telles élites sera inévitablement large. Nous considérerons sous ce terme tous les hommes élus à des fonctions nationales, régionales ou locales après 1789, ou qui ont adhéré à des clubs politiques. Deux générations d'historiens ont démontré que la très grande majorité des positions de leaders dans la Révolution était tenue par la « classe moyenne » urbaine de l'Ancien Régime : des roturiers masculins non privilégiés – ceux qui n'étaient ni nobles ni membres du clergé – dont les activités n'impliquaient pas d'effort physique. Assurément, un certain nombre de nobles et de curés eurent aussi des responsabilités politiques au cours de la Révolution, et la réalité pouvait être très différente selon qu'ils exerçaient des responsabilités nationales à Paris ou qu'ils servaient dans des administrations régionales, urbaines ou de quartier. On pouvait trouver, dans les élites municipales, quelques artisans et petits commerçants, tandis que, dans les villages, dominaient souvent des fermiers propriétaires aisés. De plus, la situation évolua au cours du temps, et des individus d'un niveau inférieur dans la hiérarchie sociale purent aussi accéder au

pouvoir. Dans sa majorité, cependant, la classe politique révolutionnaire se composait « d'hommes respectables, exerçant des professions libérales urbaines, et de marchands », très éduqués et généralement nés dans les décennies 1740 et 1750¹⁰. Les clubs politiques les plus importants étaient dominés par le même groupe social. Même ceux qui étaient à la tête des sections parisiennes – que l'on associe communément aux « sans-culottes » – venaient essentiellement des classes moyennes éduquées¹¹. La prééminence des élites sociales masculines n'est guère une surprise. Jusqu'en 1792, les élections à tous les échelons étaient réservées aux hommes, et parmi eux à ceux qui étaient en capacité de payer un minimum significatif d'impôts. Même après cette date, seuls pouvaient accéder à des positions électives ceux qui avaient les moyens et le temps de se consacrer à des fonctions publiques et qui n'étaient donc pas soumis à la nécessité de gagner leur vie. Ces positions étaient aussi limitées à ceux qui savaient lire et écrire. À la veille de la Révolution, seule la moitié environ des hommes en France étaient capables de signer leurs actes de mariage, et un faible pourcentage parmi eux avaient suffisamment d'instruction pour remplir des responsabilités civiques. Au total, les individus capables de tenir des postes importants représentaient environ un cinquième de la population masculine du Paris révolutionnaire, et une plus faible proportion partout ailleurs dans le pays¹².

Quant aux femmes, il n'y a aucun doute sur le fait qu'elles suivirent massivement la Révolution, quelle que fût leur origine sociale. Par leurs écrits, par leur participation aux sociétés populaires, par leur présence aux manifestations et aux révoltes, elles influèrent parfois sensiblement le cours des événements. Il y eut même un véritable « moment féministe » au printemps et à l'été 1793. À cette date un nombre significatif de femmes dans Paris et dans les grandes villes provinciales parvinrent à un niveau remarquable de conscience politique et d'activisme. Durant ces années, elles obtinrent des droits économiques et sociaux difficilement imaginables en 1789. Mais les femmes n'eurent jamais – et revendiquèrent rarement – le droit de vote et d'accès aux fonctions électives. Leur rôle ne doit pas être ignoré mais ici nous allons nous pencher avant tout sur celui des hommes qui se trouvaient au cœur des institutions politiques de l'époque.

En troisième lieu, ce livre examine non seulement les activités politiques et institutionnelles des élites, mais aussi l'état d'esprit qui inspirait ces activités. Afin de comprendre le développement d'une culture de la

violence, il est nécessaire, selon nous, d'explorer la psychologie des leaders révolutionnaires – comme d'autres ont tenté de comprendre la psychologie des masses et des foules. En abordant cette question, nous n'entendons pas adopter un cadre théorique préconçu. «Psychologie» est pris ici dans son sens général pour évoquer l'état d'esprit et les émotions, la «mentalité» de ceux qui vécurent à cette époque. Les historiens ont souvent présumé que le comportement des leaders révolutionnaires était toujours rationnel, aussi bien quand ils s'attelaient à la tâche de reconstruire l'État et la société, que quand ils se démenaient pour leur carrière ou leur faction, ou pour imposer une position idéologique. Pourtant, l'émotion a pu jouer un rôle important dans leurs actions et leurs décisions. Pour ceux qui n'ont jamais traversé une révolution dans leur vie, il est difficile d'imaginer à quel point il s'agit là d'une expérience déconcertante, troublante et pénible. Dans un temps où tout ce que l'on tenait pour acquis pouvait être réévalué ou rejeté, l'anxiété et la peur, la colère et le désir de revanche, la honte et l'humiliation pouvaient jouer un grand rôle dans les comportements à la fois individuels et collectifs. Dans les périodes de grande inquiétude, les émotions sont souvent très changeantes, parmi les élites comme parmi les masses, et on assiste à une succession rapide de joie et d'angoisse, d'empathie et de haine.

La Révolution française fut presque entièrement imprévue, au moins avant 1787, et les hommes qui s'emparèrent du pouvoir, les architectes du nouveau régime, furent longtemps obligés de bâtir à tâtons leur politique et leur système idéologique. La grande majorité s'accordait sur les objectifs généraux de «liberté» et d'«égalité», et ils les adoptèrent avec toute la force de conviction et l'enthousiasme des nouveaux convertis. Mais l'application de ces principes à une société qui n'était pas habituée à ces valeurs, la détermination des limites de la liberté et de l'égalité, et la construction du nouveau régime au sein de l'ancien, tout cela s'avérait un défi extraordinaire. Toute grande révolution est inévitablement déstabilisante, parce qu'elle entraîne un processus de destruction et de transition, avec une longue période d'interrègne entre un ancien régime discrédité et un nouveau régime en lutte pour asseoir sa légitimité. La tâche peut devenir encore plus ardue lorsque émergent des mouvements contre-révolutionnaires qui refusent fondamentalement le nouveau système de valeurs. Tandis que quelques révolutionnaires se muaient rapidement en croyants confiants et sûrs d'eux-mêmes, beaucoup d'autres étaient assaillis de doutes, d'incertitudes et de méfiance.

Des psychologues sociaux et des neuroscientifiques ont souligné le lien étroit dans le comportement humain entre la connaissance et l'affect, entre la raison et l'émotion. Les émotions s'expriment selon des règles et des attentes culturelles, et se modifient dans le temps par une étroite interaction entre individus dans une « communauté émotionnelle » – pour reprendre le concept élaboré par la médiéviste Barbara Rosenwein. Qui plus est, les émotions collectives sont souvent liées au phénomène de la rumeur – de sa naissance, de sa propagation et de sa transformation dans la société. Dans les temps de grande inquiétude, les rumeurs transcendent les catégories socioculturelles et traversent des communautés émotionnelles d'ordinaire séparées. Ainsi, la peur, le soupçon et la colère des masses ont pu avoir une influence considérable sur le comportement de l'élite révolutionnaire¹³.

Le rôle des émotions dans l'avènement de la Terreur n'a pas été totalement ignoré des historiens. Le grand historien Georges Lefebvre était très conscient de leur importance et ces dernières années William Reddy et Sophie Wahnich ont écrit des essais intéressants sur la question¹⁴. Cependant, la présente étude cherche à aller au-delà du concept du « sentiment » indifférencié proposé par beaucoup d'auteurs récents, et à analyser l'importance de plusieurs émotions spécifiques. On accordera une grande attention à l'enthousiasme et à la ferveur dans la Révolution, à l'intensité des convictions, aux « effets surnaturels » de la liberté et de l'égalité. Mais, dans notre effort pour comprendre le paysage mental de la Terreur, on insistera tout particulièrement sur la peur et ses conséquences. On peut soutenir qu'elle fut un des éléments centraux dans les origines de la violence révolutionnaire : la peur de l'invasion, la peur du chaos et de l'anarchie, la peur de la revanche. En outre, comme nous le découvrirons, la psychologie de la Révolution fut marquée par une peur omniprésente du complot – une croyance qui devait devenir un facteur majeur dans l'émergence de la colère et de la haine parmi les élites, et dans l'adoption d'une politique de violence et de répression. En 1793, ce « style politique paranoïaque » – pour reprendre le terme de Richard Hofstadter – ne serait plus une réaction épisodique à des cas individuels de complots contre-révolutionnaires dûment attestés, mais se nourrirait de la crainte obsessionnelle d'une « grande conspiration » monolithique et partout présente. On pourrait virtuellement attribuer toutes les difficultés rencontrées par les révolutionnaires aux agissements de quelques figures puissantes tirant en secret les ficelles¹⁵. Dans notre effort pour comprendre les événements violents de la Révolution,

nous devons chercher à expliquer comment les terroristes se sentaient eux-mêmes terrorisés¹⁶.

Toute histoire qui entend prendre en compte à la fois les aspects rationnels et émotionnels du comportement révolutionnaire se trouve inévitablement confrontée au problème des sources. La présente étude utilise un vaste choix de documents manuscrits et imprimés, incluant les débats parlementaires, les journaux et les brochures. Mais les lettres et les journaux personnels contemporains des quelque soixante-dix à quatre-vingts individus qui se trouvaient au cœur des événements révolutionnaires revêtent une importance particulière. L'utilisation constante des correspondances dans cette étude peut sembler surprenante pour le lecteur. En général, quand les historiens cherchent des témoignages personnels, ils sont enclins à se fonder sur les Mémoires ou les «histoires» des contemporains. Les Mémoires de Talleyrand, d'Alexandre Lameth, de Bertrand Barère, de Paul Barras, de Marie-Jeanne Roland, et du marquis de Ferrières sont ainsi cités à l'envi par les historiens des XIX^e et XX^e siècles. Prenant la forme de narrations préconstruites, déjà triées et organisées, de tels matériaux sont relativement faciles d'accès, et nous en avons consulté un certain nombre¹⁷. Malheureusement, pourtant, la plupart de ces Mémoires ont été écrits vingt ou trente ans après les événements décrits, et tous sont sujets à la transformation de la mémoire. Presque tous sont aussi influencés par l'expérience de la Terreur et de la période napoléonienne¹⁸.

Les lettres, par contraste, sont plus difficiles à utiliser. Elles traitent d'une grande variété de sujets, mêlant des récits d'événements politiques à des observations personnelles de toutes sortes – nouvelles de la famille, problèmes de santé, potins locaux, ou instructions concernant la ferme ou les affaires. Pourtant, des récits au jour le jour de ce type, rédigés par des contemporains perspicaces, présentant sans préjugé leurs observations et leurs opinions, peuvent fournir de riches aperçus sur le développement et la dynamique de la Révolution. Ils sont particulièrement utiles pour comprendre l'impact des émotions. Le XVIII^e siècle fut, après tout, un âge d'or de la correspondance. La correspondance entre amis ou parents était à cette époque une entreprise bien plus sérieuse qu'elle ne l'est en notre siècle de courrier électronique. Les individus y transmettaient, sous la forme d'une conversation courante, les impressions et les informations qu'ils jugeaient essentielles¹⁹.

Évidemment, aucune correspondance n'est identique à une autre. Tout dépend de la relation spécifique entre celui qui écrit et ses correspondants,

11. La Révolution et la Terreur jusqu'à la victoire	301
La crise du « fédéralisme »	302
Les montagnards au pouvoir	306
La Terreur à l'ordre du jour	314
Le Comité adopte la Terreur	321
La mort des girondins	327
12. L'an II et la Grande Terreur	335
De la réforme radicale à la déchristianisation	335
Gagner la guerre	342
Une Révolution qui dévore ses propres enfants	347
Thermidor	358
Conclusion. Devenir un terroriste	365
Abréviations	377
Notes	379
Sources et bibliographie	437
Index	465
Remerciements	473
Table et crédits des illustrations	475



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2018. N° 132367 ()
Imprimé en France